29me Année. — N° 4312 Bureaux: rue Nain, 1 UN NUMÉRO: 15 CENTIMES Bureaux : rue Nain, 1 Mercredi 12 Janvier 1876

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LEGALES* et *JUDICIAIRES*

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS:

Annonces : la ligne. . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

BOURSE DE PARIS

10 JANVIER

3 0/0.	65 70
4 1/2.	96 35
Emprunts (5 0/0). . . .	104 45

3 JANVIER
(Service gouvernemental)

3 0/0.	65 60
4 1/2.	96 25
Emprunts (5 0/0)	104 35

Service particulier du Journal de Roubaix).

Actions	Banque de France	3825 00
»	Société générale	525 00
»	Crédit foncier de France	000 00
»	Chemins autrichiens	643 00
»	Lyon	967 00
»	Est	575 00
»	Ouest	632 00
»	Nord	1195 00
»	Midi	710 00
»	Suez	700 00
6 0/0	Pérunien	33 3/4
Actions	Banque ottomane (ancienne)	445 00
»	Banque ottomane (nouvelle)	000 00
Londres court		25 18 1/2
Rente Mobilier		188 00
Turc		21 95

Baisse.

DEPECHES COMMERCIALES

Service particulier du *Journal de Roubaix*.

New-York, 11 Janvier.

Change sur Londres 4.85 ; change sur Paris, 5.13 3/4
Valeur de l'or, 113
Café good fair, (la livre) 17 1/2
Café good Cargoes, (la livre) 18 1/4
Marché calme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Cie représentés à Roubaix par M. Bulteau-Desbonnet :

Havre, 11 janvier.

Marché calme, inchangé.

Liverpool, 11 janvier.

Cotons : Ventes 8,000 b. Marché calme, inchangé.

New-York, 11 janvier.

Cotons : 13 5/16.
Recettes de trois jours, 58.000 b.

(Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix.)

Liverpool, 11 janvier.

Cotons : Ventes 8.000 b. Marché calme.

Havre, 11 janvier.

Quelques centaines lourdeurs Louisiane avril-juin 80.

New-York, 11 janvier.

Cotons: Orléans 83. Recettes 58.000 b.

ROUBAIX 11 JANVIER 1876

Bulletin du jour

Ainsi que nous le disions hier, et ainsi qu'on le verra dans nos correspondances de ce jour, le bruit s'était répandu que nous nous trouvions en pleine crise ministérielle. M. Léon Say, ministre des finances, avait, disait-on, donné sa démission, parce qu'il se trouvait en désaccord avec M. Buffet. Le *Journal des Débats*, dont M. Say est l'un des propriétaires, a, du reste, constaté ce désaccord, hier matin. Mais voici qu'aujourd'hui, mardi, l'*Agence Havas* nous envoie une note assurant que tout est fini, que l'entente est rétablie dans le ministère. Voici cette note :

« Nous apprenons au dernier moment que la crise ministérielle qu'on annonçait, n'a plus de raison d'être. Le conseil des ministres s'est, en effet, dans la séance d'aujourd'hui, mis d'accord sur le programme à suivre pendant la période électorale. »

Le mouvement électoral commence à se dessiner, des comités se forment. Les conseillers généraux se réunissent et les candidats lancent leurs circulaires. Autrefois, les républicains seuls organisaient des réunions préparatoires et prenaient pour règle de ne patronner que les candidatures adoptées par la majorité des délégués cantonaux. Aujourd'hui, les comités conservateurs fonctionnent avec la même régularité que les comités républicains, et nous voyons avec plaisir qu'avant de désigner un candidat, nos amis examinent non-seulement ses titres politiques, mais aussi ses chances électorales.

Grâce à cette conduite prudente, nous ne nous exposerons pas à de regrettables déconvenues; les candidats qui voudront affronter seuls les hasards du scrutin seront naturellement libres d'entrer dans l'arène à leurs risques et périls : mais désormais les conservateurs, au lieu de voter à l'aventure, sauront sur quelles personnalités leurs votes pourront le plus fructueusement se porter. Sans doute une aussi rigide discipline entraîne certains inconvénients ; elle provoque des froissements d'amour-propre ; elle impose même de cruels sacrifices, mais aussi quelles heureuses compensations ne peut-elle pas nous procurer ! C'est ainsi que, dès maintenant, ceux de nos amis qui sont le mieux placés pour calculer les chances du scrutin sénatorial se croient en mesure de déclarer que l'homogénéité du parti conservateur nous assurera plus de nominations qu'il n'était possible de le prévoir il y a un mois. Si cette homogénéité s'accentue, si les divisions disparaissent, les élections législatives ne nous seront pas moins favorables.

Voici comment le correspondant du *Times* à Raguse s'exprime sur l'occupation éventuelle des provinces insurgées par les troupes autrichiennes :

« La conclusion qu'il faut tirer de la » véritable situation des populations » musulmanes est que celles-ci sont » prêtes à procéder à un massacre général des chrétiens, plutôt que de se » soumettre aux insurgés, tandis qu'une » occupation étrangère, qui leur épargnerait l'humiliation d'une pareille » soumission, serait plutôt favorablement accueillie et ne rencontrerait » aucune opposition du côté de la majorité... Tout récemment j'ai eu l'occasion de consulter à ce sujet un membre de la commission, dont la connaissance de la Turquie remonte à » beaucoup d'années, et il m'a affirmé » que la commission était unanimement » d'avis que l'occupation étrangère non-seulement ne provoquerait pas une » explosion du fanatisme, mais encore » serait le seul moyen de l'empêcher.... » Quelques-uns des Beys les plus influents de la Bosnie ont déjà donné à » entendre aux autorités autrichiennes » qu'ils étaient prêts à accepter un changement de gouvernement, à la seule » condition que leurs propriétés et leurs » opinions religieuses resteraient sauves. »

La situation, on le voit, se dessine plus clairement; il n'est déjà plus question seulement d'une occupation passagère des provinces insurgées par les forces autrichiennes. On parle d'un *changement de gouvernement*, et l'on prépare ainsi l'opinion publique à l'annexion prochaine de l'Herzégovine et de la Bosnie.

Inauguration de l'Université catholique de Paris.

Ce matin a eu lieu, dans l'église des Carmes, rue de Vaugirard, l'inauguration de l'Université catholique de Paris. S. Em. le cardinal-archevêque de Paris a dit la messe et a adressé ensuite à l'assistance une allocution aussi remarquable par la force et l'élévation des pensées que par cette sagesse admirable qui marque tous les actes du vénérable prélat.

Plusieurs évêques étaient présents.

Dans l'assistance, qui était nombreuse et recueillie, on remarquait, après les professeurs et les administrateurs de la nouvelle Université, ses étudiants déjà nombreux, bataillon qui, bientôt, deviendra une armée. Un grand nombre de prêtres et de religieux avaient voulu être les témoins et comme les parrains de cette grande œuvre.

Tous les journaux catholiques étaient représentés.

Cette cérémonie, au milieu du bruit que font les éphémères agitations de la politique, passera à peu près inaperçue. C'est pourtant là un grand événement; plus que les combinaisons fragiles de la politique, il marquera dans l'œuvre de la régénération de la France.

CHRONIQUE

Hier matin, à onze heures, a été célébrée à Saint-Augustin une messe anniversaire pour le repos de l'âme de Napoléon III. L'assistance était nombreuse. Tout s'est passé dans le plus grand ordre.

—

L'ambassadeur de Turquie, S. E. Sadyk-Pacha, a reçu officiellement hier, de 2 heures à 5 heures, le corps diplomatique, les ministres et les grands fonctionnaires de l'Etat.

—

M. Dufaure va envoyer, cette semaine, sa circulaire relative à la loi sur la presse. M. le garde des sceaux s'y occupe plus spécialement des articles ayant trait à la révision de la constitution.

—

Dimanche a eu lieu au Havre l'inauguration du cercle d'ouvriers connu sous la dénomination de cercle Franklin. M. Jules Simon a prononcé un discours d'ouverture dans lequel il a affirmé que si les classes ouvrières souffrent, malgré l'égalité des classes et l'accessibilité de tous aux professions et aux fonctions de tous genres, ces souffrances viennent de ce que nos institutions libres ne sont pas assez mûres. Il faut développer l'esprit d'association et surtout répandre l'instruction. Passant ensuite aux événements actuels et à la conduite que chacun doit tenir, M. Jules Simon a caractérisé d'un mot, dit le *Siècle*, la politique de la démocratie : « Nous avons en ce moment, a-t-il dit, à faire preuve de sagesse et de discernement. »

—

La reine des Pays-Bas a quitté Paris dimanche par la gare de Lyon.

LETTRE DE PARIS

Paris, lundi 10 janvier.

Nous voilà en crise ministérielle : c'est le *Journal des Débats* lui-même qui le dit. Le mot est bien gros pour caractériser les ennuis que M. Léon Say, ministre des finances, a causés au gouvernement en général et à ses collègues en particulier. M. Léon Say est l'ami de M. Thiers ; lors des élections sénatoriales, il a voté avec les radicaux contre les amis du gouvernement, n'hésitant pas à se faire un mérite auprès de l'opposition de son hostilité personnelle contre ses collègues. Une triste polémique s'est engagée, à propos de M. Léon Say, entre divers journaux. Le *Figaro* a publié un article intitulé : un scandale, auquel on a attribué une origine officieuse, sinon semi-officielle. On demandait comment M. Léon Say pouvait rester à son poste quand, en ce moment même, il ne craint pas de s'associer, comme candidat au sénat, avec les ennemis déclarés du gouvernement, avec des compromis par leurs relations avec les ultra-rouges et les communards. Le *Figaro* a eu raison de dire que c'est un scandale, et nous sommes heureux d'apprendre qu'il va cesser.

M. Léon Say a vu hier deux fois le maréchal, et comme il n'est pas probable qu'il jette par dessus bord les alliances grâce auxquelles il compte être élu sénateur, il devient évident que sa retraite est résolue. La note que publie le *Journal des Débats* est une sorte de justification semi-officielle du ministre des finances; mais, comme je vous le disais en commençant, le terme de crise ministérielle me paraît un peu ambitieux. Il y aura une vacance pour un département ministériel, à laquelle il ne sera pas bien difficile de pourvoir; et même on peut dire que la crise ministérielle latente qui dure depuis le 12 mai prendra fin. Le ministère y gagnera l'homogénéité qui lui a toujours fait défaut.

La conduite du ministre des finances contraste complètement avec celle de M. Dufaure qui repousse énergiquement et loyalement le concours et le contact des radicaux.

Ainsi, dans la Charente-Inférieure quelques groupes républicains ont formé une liste républicaine portant les noms de MM. Denfert-Rocherçau, Dufaure et comte Lemercier. Or M. Dufaure a déclaré qu'il refusait absolument de se laisser porter sur cette liste, et le journal de la préfecture porte les trois noms : Dufaure, Lemercier, Vast-Vimeux, liste de conciliation.

Pendant que dans tous les départements, les comités s'occupent des candidatures sénatoriales et législatives, à Paris les choses n'avancent guère. On ne sait pas même s'il se présente un seul candidat conservateur au Sénat.

Les radicaux auraient libre carrière. Or, d'après ce qui se dit, il paraît que plus on les laisse libres d'agir tout seuls, moins ils s'entendent; ainsi on croyait, il y a huit jours, que la liste des candidats était définitivement arrêtée à l'exception d'un nom, celui du candidat ouvrier. Or, voici que non-seulement le citoyen candidat ouvrier Godfrin n'est plus accepté? mais même on ne serait plus d'accord que sur le nom de Victor Hugo. Celui de M. Louis Blanc serait discuté.

A propos de Victor Hugo, signalons l'incroyable imprudence du *Rappel*. Dans son portrait du parfait candidat, il déclare qu'on doit choisir celui qui n'a pas abandonné le peuple pendant les crises. Or, pendant la guerre étrangère, M. Victor Hugo s'est borné à porter un képi sans tirer un coup de fusil; et pendant la Commune il a *lâché* les frères et amis et s'est réfugié en Belgique.

De grands efforts seront tentés pour faire élire M. le duc Decazes député par un arrondissement de Paris. Nous craignons fort qu'il ait le sort de son prédécesseur M. de Rémusat. Cependant, grâce au scrutin uninominal, il ne faut pas désespérer de voir deux ou trois députés conservateurs élus à Paris.

On ne parle dans le monde littéraire et théâtral que du succès de la pièce jouée samedi à l'Odéon, les *Danicheff*. L'auteur est Russe et se nomme Pierre Corvin de Kroukowskoï; mais comme ce nom est trop difficile à prononcer, il prend sur l'affiche le pseudonyme de Newski, du nom de la belle perspective de St-Pétersbourg. Aidé des conseils d'Alexandre Dumas, l'écrivain russe a écrit une œuvre très-remarquable qui fera courir tout Paris à l'Odéon.

(Autre correspondance.)

Paris, 10 janvier.

Comme il était facile de s'y attendre, le réquisitoire anonyme publié dans le *Figaro* contre M. Léon Say devait être le signal de la dislocation ministérielle qui n'a pas cessé d'exister, depuis le 11 mars.

Des explications ont dû être échangées dans le conseil extraordinaires tenu aujourd'hui à 4 heures. Si M. Léon Say se retire, la coalition des gauches veut décider MM. Dufaure, Caillaux et Wallon à suivre le ministre des finances et alors le duc d'Audiffret-Pasquier, par haine de M. Buffet, ne manquerait pas de convoquer immédiatement l'Assemblée.

L'année 1876 paraît nous réserver bien des évènements intérieurs et extérieurs.

Dans le monde officiel, contrairement aux informations de la presse républicaine, on assure que le personnel du ministère de l'intérieur est complètement étranger aux attaques dont M. Léon Say a été dernièrement l'objet de la part de plusieurs journaux.

Si invraisemblable que paraît d'abord la nouvelle, il se confirme qu'on songe sérieusement au ministère à effectuer un mouvement dans le personnel administratif avant les élections.

DE SAINT-CHÉRON.

Les Noces d'argent

DE MGR DESPREZ, ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE, *Ancien doyen de Notre-Dame de Roubaix.*

Le vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Desprez a été magnifiquement célébré à Toulouse.

Nous résumons d'après les journaux de cette ville les détails de ces touchantes fêtes.

Près de cinq cents prêtres étaient accourus de tous les points du diocèse pour rendre hommage à leur chef hiérarchique.

A neuf heures, tous les prêtres, en habit de chœur, se sont rendus à l'église métropolitaine Saint-Étienne et se sont organisés en procession. Le cortège s'est dirigé vers le palais archiépiscopal et s'est rangé en demi-cercle dans la cour.

Au bout de quelques instants, Mgr Desprez est apparu, avec la crosse et la mître, sur la porte du vestibule de l'Archevêché. Il a donné la bénédiction à son clergé et a été conduit processionnellement à l'église Saint-Étienne. Sur la place de l'église, l'excellente musique de la ligne a fait entendre, pendant tout le parcours, ses meilleurs morceaux. La métropole était superbement décorée : sur le porial d'entrée, on distinguait un riche écusson portant en exergue ces mots : *Ecce sponsus, Ecclesia lœtetur*. On y remarquait également les armes de Pie IX et de Mgr Desprez, au-dessus desquelles flottaient d'immenses banderolles aux couleurs pontificales.

Les murs intérieurs de l'édifice sacré étaient ornés de tentures et de guirlandes. La messe pontificale, célébrée par Mgr l'archevêque, a été exécutée en plein-chant par les chantres de la métropole et par les élèves des séminaires réunis, sous la direction de M. Aloys Kunc, maître de chapelle.

A midi, les prêtres assistants se sont rendus pour dîner, sur l'invitation de l'archevêque, les uns au Grand-Séminaire, les autres au Petit-Séminaire. Le dîner du Grand-Séminaire a été présidé par Mgr Desprez.

Les vêpres ont été chantées en grande pompe à trois heures, et, bien avant le moment où la cérémonie devait commencer, il ne restait plus une seule place libre dans la vaste métropole. L'annonce d'un discours du R. P. Caussette n'était pas étrangère à cette affluence. L'éloquent orateur a dit ce qu'était un évêque et puis il a montré la ressemblance du portrait qu'il avait tracé d'après les docteurs de l'Eglise, dans le premier des évêques, c'est-à-dire le Pape Pie IX, et dans le pontife de Toulouse, Mgr Desprez. Ce discours, que l'on nous annonce devoir être prochainement publié, a produit, paraît-il, la plus vive impression sur l'auditoire.

Le talent si apprécié du R. P. Caussette a brillé là d'un éclat plus vif encore que d'habitude, animé qu'il était d'une façon spéciale par les sentiments de la reconnaissance et de l'affection.

Les vêpres se sont terminées par la bénédiction du Très-Saint-Sacrement.

Le soir, l'archevêché et toutes les églises de Toulouse ont été illuminés.

BULLETIN ÉCONOMIQUE

La situation des affaires

A ROUBAIX-TOURCOING.

Roubaix, le 8 janvier 1876.

Depuis notre dernier bulletin, il n'est guère survenu de changement notable dans la situation générale de la place.

Nos nouveautés de 90 c. à 1 fr. 20 c. sont les articles les plus courus.

Jusqu'ici il n'y en a pas encore de disponible : fabrique demande la environ six semaines pour remplir les ordres.

Les reps et cretonnes moulinés s'écoulent toujours bien.

Les prix restent sans changement.

Les articles lourds et excentriques dits *Limousines*, semblent avoir fait leur temps.

La mode revient décidément aux tissus sérieux et qui ont fait leurs preuves à la consommation; aussi le peu qu'il en était resté cette saison, s'est-il écoulé facilement et à des différences de prix insignifiantes sur leur cours normal.

Nos belles draperies fantaisie, continuent de jouir de la vogue.

Nos fabricants ne se bornent plus à faire l'article pour vêtements d'hommes; ils produisent maintenant de très jolis genres de matelassés et autres, pour les confections pour dames; cet article est appelé à prendre un grand développement, car la mode le favorise déjà.

Cotons. — Le coton s'est mis franchement à la baisse depuis un an et a opéré un revirement de notre fabrique

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix* DU 12 JANVIER 1876.

— 7 —

Les Filles du Colonel

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX

(Suite)

Il s'était juré de se faire remarquer de Judith, et, pour obtenir ce résultat, il employait toutes les séductions dont la magistrature peut orner une cravate blanche.

Son cœur lui conseilla d'y ajouter l'expression respectueuse d'un sentiment timide et profond.

Le pauvre garçon ignorait absolument que son titre de célibataire suffisait seul à lui mériter l'attention flatteuse de Judith de Clarande.

Elle daigna donc se prêter à une conversation souvent interrompue, qu'elle sut rendre assez variée pour donner la meilleure opinion de ses connaissances, assez aimables pour montrer le côté souriant de son caractère.

La gaîté de bonne compagnie du salon de Clarande allait bien à ses lèvres roses, et l'entraînement du finale allait dans ses yeux bleus l'irradiation d'un éclair persistant.

Ernest Samson dansait comme on doit planer dans les rêves d'opium.

Le dernier coup d'archet de l'orchestre rompit si brusquement l'illusion radieuse qu'il faillit compromettre son succès en offrant, avec une gaucherie subite, son bras à Judith pour la reconduire près de sa mère.

La souveraine était en indulgente disposition, et daigna ne pas lui en vouloir de ce trouble.

Quand il l'eut quittée, encore tout effaré de bonheur, il se heurta contre M. Paulin Belormel, qui gara ses pieds du choc, en disant d'un air railleur :

— Prenez garde, mon cher ami, ce n'est plus sur un nuage que vous marchez maintenant.

Mais il n'est pas prouvé que M. Samson ait seulement remarqué que son meilleur ami lui avait adressé la parole.

Le commandant Adalbert de Poitevy avait, non sans quelque dépit, contemplé le triomphateur.

Il flairait le rival secret sous le danseur convaincu.

Son orgueil, piqué au jeu, lui souffla bientôt les remarques les plus acidulées sur le maintien quelque peu raide du jeune substitut et sur le menton sévèrement rasé que Thémis impose à ses adeptes.

Un regard vers la glace qui lui renvoya sa belle prestance et sa conquérante moustache, le remit toutefois en parfaite et joyeuse humeur.

Hortense, quoique l'aînée de la famille, ne partageait que modérément le succès de sa brillante sœur.

Préoccupée des détails du service, que Mme de Clarande lui abandonnait avec bonheur, elle allait et venait, sans grand souci de la danse, donnant à tout le coup d'œil expérimenté de la maîtresse de maison

En revanche. Marcelle s'amusait comme une pensionnaire en vacances. Son carnet était plein; elle eût voulu en allonger encore la liste serrée.

Elle polkait avec entrain, elle valsait avec fureur, mazurkait avec conviction, et apportait au quadrille le plus banal toute la mesure dont elle était capable.

Elle s'inquiétait assez peu de ses cavaliers ; la grande affaire était d'agiter en cadence ses pieds alertes, en s'appuyant à un bras solide.

Il n'était pas si nécessaire, à son avis, de tant causer au bal; il fallait avant tout y danser.

La parfaite insouciance avec laquelle elle accueillait et abandonnait ensuite les cavaliers qui se succédaient auprès d'elle paraissait intéresser vivement un officier qui, depuis le commencement de la soirée, les yeux rivés à Marcelle, se répétait que la plus ravissante des trois sœurs n'était décidément pas celle qu'on semblait croire.

Le lieutenant Duval étrennait ce soir-là ses galons neufs, et Dieu sait s'il en était fier !

Ils étaient la récompense d'une carrière militaire difficilement, laborieusement remplie. Sans appui, engagé volontaire, Alain Duval avait parcouru seul la série des grades qui, des plus infimes, conduisent aux échelons supérieurs.

L'avancement, dans de telles conditions, n'avait pas été rapide, et, malgré la campagne d'Afrique, le grade de lieutenant ne lui arrivait qu'avec sa trente-deuxième année.

Eh bien ! au milieu de son récent bonheur, M. Alain Duval était poursuivi par un doute irritant.

« Mlle Marcelle de Clarande, pensait-il, a-t-elle seulement remarqué que, ce soir, je suis enfin lieutenant? »

A vrai dire, la jeune fille ne s'en était pas aperçue.

« S'est-elle même rendu compte de mon existence? » se demandait-il encore avec une secrète amertume.

Il semblait bien à Marcelle qu'elle avait entrevu cet officier blond, modeste, effacé, tantôt sur le quai, dans l'attitude d'un flâneur émérite, tantôt sur les degrés de l'église Saint-Maurice, à la sortie des offices.

Rien en lui n'attirait le regard, d'ailleurs, et dans le corps d'officiers élégants et fantaisistes du 17e hussards, le lieutenant Duval avait beaucoup de chances pour rester au troisième plan.

Retiré dans l'angle d'une porte, les yeux rivés à ce gracieux tourbillon de mousseline qui avait nom Marcelle, le pauvre garçon n'osait se lancer dans l'étincelante mêlée.

Il se savait inhabile, guindé, et redoutait par-dessus tout de montrer son inaptitude aux jolies conventions qui sont la monnaie courante du monde.

Il se demandait par quel miracle inespéré il arriverait jamais à se rapprocher de son rêve, ne fût-ce que pour entendre le son de sa voix ; car, pour l'inviter à danser ! grand Dieu !... il se sentait absolument incapable de cet excès de présomption.

Et cette adoration à distance durait depuis deux mois déjà avec tant de discrétion que celle qui en était l'objet n'en avait pas eu le soupçon le plus léger.

Hortense, qui allait et venait, active et prévoyante, l'effleura au passage, et, comme il la saluait respectueusement en s'effaçant, elle s'arrêta.

— Monsieur Duval, dit-elle, permettez-moi de vous faire mon compliment? n'êtes-vous pas parmi les favorisés du 16 mars?

— Oui, mademoiselle, répondit-il tout charmé de cette bonne parole.

— Je suis sûre que mon père est très-satisfait de vous aider à fêter ce soir cette heureuse nomination.

— Le colonel a bien voulu, en effet...

— Dansez-vous, monsieur?

— Oh !.... balbutia-t-il, je n'ose vraiment pas, mademoiselle.

— Et pourquoi donc?

— On se rouille malheureusement beaucoup en Afrique.

— Alors, c'est affaire à la France de vous rendre votre première élasticité, dit Hortense en riant.

Elle était vraiment une maîtresse de maison précieuse, Hortense de Clarande. Prompte à se rendre compte du parti à tirer de chacun de ses invités, elle veillait habilement à leur plaisir.

Son regard embrassa la salle pour y découvrir une danseuse et utiliser un danseur inoccupé : toutes les banquettes étaient vides.

— Si je n'étais fatiguée, reprit-elle, je vous demanderais bien de me faire danser cette valse... mais..